

JANA NECHUTOVÁ

## GREX INFECTUS ET PERDITUS<sup>1</sup>

(Modèle bucolique de Pétrarque et débuts de la Réforme bohême)

La situation culturelle, littéraire et religieuse pendant la courte période de l'histoire bohême qui coïncide à peu près avec le règne de Charles IV représente une problématique bien complexe dont la compréhension exige un examen patient de chaque détail de ses manifestations particulières. C'est que cette période est désignée soit comme celle de protohumanisme, soit comme le temps de la naissance de la Réforme bohême et de l'action des «précurseurs de Hus», les deux caractéristiques de l'époque ne représentant qu'un raccourci inexact et souvent trompeur. Dans le présent exposé, je veux m'occuper de l'un de tels aspects particuliers: Francesco Petrarca en tant que représentant de tendances protohumanistes<sup>2</sup> et son modèle du berger et du troupeau, tel qu'il est développé dans les églogues du *Bucolicum carmen*<sup>3</sup>, me permettra d'apporter une contribution à la confrontation de la critique de l'institution ecclésiastique par Pétrarque avec celle que l'on trouve dans les textes latins préparant la Réforme bohême. J'ai choisi à cette fin notamment l'églogue VI du *Bucolicum carmen*; cependant, l'églogue VII concerne aussi notre sujet, de même que certains passages du recueil *Liber sine nomine*, dont il sera fait mention ci-dessous.<sup>4</sup> Je compte laisser à part les circonstances politiques et les

---

1 Le titre de la présente étude combine celui de l'églogue VII du *Bucolicum carmen* de Pétrarque («Grex infectus et suffectus») et le sujet du sermon de Milicius de Kroměříž sur Jer. 50,6 («Grex perditus»).

2 Bien qu'en tant qu'étranger Pétrarque ne puisse pas être considéré comme représentatif de l'évolution en Bohême, je crois légitime de me servir de sa personnalité à cause de l'influence décisive dont il marqua «l'humanisme» en Bohême à l'époque de Charles IV.

3 Editions utilisées: ANTONIO AVENA (1906), *Il Bucolicum carmen e i suoi commenti inediti*, Padoue; *Petrarch's Bucolicum carmen*, Translated and Annotated by T. G. BERGIN (1974), New Hawen — London.

4 Le recueil *Bucolicum carmen* est l'objet de deux études récentes qui n'ont pas encore été publiées et que nous avons consultées: 1) Mémoire de diplôme de TEREZA FIALOVÁ (*Francesco Petrarca: Bucolicum carmen, églogues VI et VII*. Masarykova univerzita, Filozofická fakulta, Institut d'études classiques, Brno 2004), qui a été élaboré sous ma conduite et que

considérations littéraires: elles sont très compliquées et l'effort d'y voir clair nous empêcherait d'aller au noyau du problème. Elles ne seront examinées que dans certains cas spécifiques. Contentons-nous de constater que les églogues de Pétrarque (1346–47, dix ans plus tard la dernière rédaction)<sup>5</sup>, ainsi que le *Liber sine nomine* (1342–1359) furent écrits à l'époque de l'exil à Avignon de la curie pontificale, de même que les traités et les sermons des auteurs bohêmes précédant la Réforme; Milicius de Kroměříž, le deuxième des précurseurs de Hus, mourut à Avignon en 1374, donc la même année que Pétrarque. (Ce n'est que chez les auteurs du début de la Réforme bohême, notamment chez Matthias de Janov et, après lui, chez Jan Hus lui-même, que la critique se nourrit du schisme de l'Église, lequel se produit après la fin de la période d'Avignon, donc en 1378, année du décès de l'empereur Charles IV). Il convient peut-être de rappeler que Pétrarque fut poussé à la polémique avec la curie avignonnaise et à la critique de ses représentants – les papes Benoît XII (1334–1342, *Liber sine nomine I*) et Clément VI (1342–1352)<sup>6</sup> – par des considérations politiques plutôt que religieuses, par son intérêt pour Rome en tant que capitale de l'empire et siège de la papauté, donc pour la renaissance de l'empire romain; les auteurs réformateurs bohêmes, par contre, s'indignent principalement contre la déchéance générale de la société et contre l'institution portant la responsabilité de cet état – l'Église, où qu'elle ait son siège. Notons cependant que ce sont les deux écrits de Pétrarque que le cardinal Jan de Rejnštejn, collègue de Hus et futur ambassadeur de l'Université de Prague au concile de Constance, fit copier en 1400. Ce fait, plusieurs fois mentionné dans la littérature, est attesté dans le précieux inventaire établi par Erwin Rauner<sup>7</sup> et faisant état de tous les manuscrits pétrarquiens se trouvant dans les bibliothèques bohêmes et slovaques.

Deux des églogues dites politiques (II, V–VIII), les églogues VI et VII du *Bucolicum carmen* de Pétrarque font la critique de la curie avignonnaise sous les deux papes mentionnés. Dans l'*imitatio vergiliana* de Pétrarque, le motif virgilien du berger et du troupeau croise le motif chrétien de *pastor bonus* développé dans la

j'ai utilisé avec l'autorisation de l'auteur; 2) JIŘÍ ŠPIČKA, romaniste et auteur de la seconde étude (Retour des pasteurs. Débuts et tradition du genre bucolique dans la littérature italienne), qui paraîtra dans «Italská renesance a baroko ve středoevropském kontextu», Olomouc 2005, nous a obligeamment prêté son texte.

5 Note de Pétrarque dans son autographe (AVENA p. 165): *Bucolicum carmen meum explicit quod ipse qui ante annos dictaveram, scripsi manu propria apud Mediolanum anno huius etatis ultime 1357.*

6 La lettre 12 du *Liber sine nomine* fut écrite comme une prière adressée par l'auteur au Christ après le décès de Clément VI (le 6 décembre 1352) et après l'élection d'Innocent VI (le 18 décembre 1352).

7 E. RAUNER (1999), *Petrarca-Handschriften in Tschechien und in der Slowakischen Republik*, Padova, pp. 315–317, No 43–2: Praha UK VIII G 11, 1400, provenance bohême, propriété du cardinal Jan de Rejnštejn...«*per Iohannem Cardinalem Comparatus et scribi procuratus*» (feuille de garde),...«*per eundem scribi procuratus*»; le manuscrit comportait les deux ouvrages reliés, à savoir *Sine nomine* (aujourd'hui manquant) et *Bucolicum carmen*. L'inventaire de Rauner signale, en outre, la copie (d'origine bohême elle-aussi) du *Bucolicum carmen* se trouvant dans un manuscrit ayant appartenu au médecin Jan Ondřejův Šindel, un autre partisan de Jan Hus: Praha UK V G 12 (Cim. K. 88), vers 1400, RAUNER, pp. 282–284.

littérature religieuse, sur la base du chapitre 10 de l'Évangile selon saint Jean (10,1–16) le plus souvent. Cependant, ce n'est pas le seul endroit biblique pertinent: l'allégorie du berger, des moutons, du berger salarié («mercenarius»), du voleur, du brigand, des loups et des chiens est propre tout d'abord à l'Ancien Testament qui reflète l'expérience de vie et les traditions des tribus pastorales de l'ancien Israël; le Nouveau Testament y revient à maintes reprises. Autant que j'aie pu établir, Pétrarque ne se réfère pas à ces textes bibliques (pas même à J 10) dans les écrits qui sont l'objet de notre attention. Il manie l'image chrétienne du berger et des moutons comme un motif général, comme un *locus communis*. Son contemporain Milicius de Kroměříž, cependant, dans le sermon tenu devant le synode de Prague sur un thème de la prophétie de Jérémie (50,6) – *Grex perditus* («*Grex perditus factus est populus meus, pastores eorum seduxerunt eos*»)⁸ – parle du troupeau agressé par des loups – seigneurs temporels en tant qu'opresseurs des pauvres, hérétiques et faux prophètes; n'ayant pas de vrais pasteurs, mais seulement des mercenaires, le troupeau n'est protégé par personne. En dehors des loups, il est poussé à la ruine par la négligence somnolente des bergers dont la vie scandaleuse le souille et le jette dans le gouffre. La possibilité de redressement réside à l'avis du prédicateur dans la prière, dans la bonne prédication et dans la vie exemplaire des prêtres. Dans un de ses sermons qui n'ont pas encore été publiés et qui a pour thème le texte de Jean 10,11, Jan Hus décrit et énumère les vices des prêtres qui, au lieu d'être de bons pasteurs, menacent leur troupeau: *Ego sum pastor bonus*:⁹ *Debet enim prelatatus iste gregem sibi comissum diligere, ut pro eius salute propriam vitam exponat...Secundum quod dicit Leo papa, episcopus rebus ecclesie tamquam acomodatis, non tamquam propriis utitur. Sed heu, valde dolendum est, quod bona ecclesie, que licet pauperibus essent eroganda, hec multi pastores...distribuunt...in conviviis et lascivis comessacionibus..., quidam...vane donantes divicias ecclesie histrionibus, aut in equorum conparatu, in serviencium multitudine, in ornatu aureo equorum, in edificiiis latis palaciorum, ...quidam, ...ut ditent proximos et consanguineos.*

Contentons-nous pour le moment de ces deux exemples puisés aux textes de la Réforme bohême et essayons d'établir comment le rapport du berger et du troupeau est regardé chez Pétrarque et s'il y a quelque pertinence à comparer la conception de ce motif dans la rhétorique de la prédication des débuts de la Réforme bohême et dans la rhétorique de Pétrarque. L'identité du motif est apparente dans les titres des deux textes mentionnés (et je l'ai signalée dans le titre de la présente étude). Il est certes risqué de comparer un texte de prédication avec une composition artistique du genre de l'églogue allégorique virgilienne, pleinement réhabilitée dès la première Renaissance italienne par les précurseurs de Pétrarque (Giovanni del Vergilio, Dante, Albertino Mussato). Une telle comparaison est néanmoins légitimée par le fait que les textes bucoliques de Pétrarque font la critique de l'institution ecclésiastique et que les images qu'ils comportent, de même

8 *Iohannis Milicii de Cremsir Tres sermones synodales*, éd. V. HEROLD — M. MRÁZ (1974), Prague, p. 80 et suiv.

9 Manuscrit Brno, Moravský zemský archiv, collection Cerroni G 12, II 151, fol. 256v et suiv.

que les images bibliques, cachent la couche sociale responsable de l'état de l'Eglise et de la société. Dans les deux cas, il s'agit d'une allégorie: l'allégorie biblique fonctionne comme un exemple explicite, tandis que l'églogue est construite comme un dialogue, chant alterné – *versus alterni* – de deux figures allégoriques. Dans l'églogue VI, le dialogue a même un caractère de querelle, de *conflictus*. Le dynamisme de l'allégorie biblique du chapitre 10 de l'Évangile selon saint Jean (qui sert le plus souvent de base pour les sermons) réside dans la description vivante des caractères et du comportement de différents personnages – voleur, brigand, loup, ouvrier mercenaire, berger; l'allégorie de la brebis perdue de l'Évangile selon saint Luc (15,1–7) a même une action bien mouvementée. Les églogues de Pétrarque abondent en métaphores plastiques, mais leur dynamisme se trouve considérablement accru par le dialogue à charge conflictuelle. La poésie des deux églogues use abondamment et avec une grande habileté de l'ironie: rien de ce qui, dans l'églogue VI, sort de la bouche de Mitio (le pape Clément VI) ne peut se lire positivement, mais uniquement comme ironie; dans l'églogue VII, sont ironiques, depuis le début jusqu'à la fin, les propos des deux personnages du dialogue – Mitio et sa maîtresse Epy (l'Eglise).

Pour la poésie des deux textes analysés, il faut ajouter que, conformément à l'opinion répandue et certainement justifiée de la romanistique littéraire, les églogues de Pétrarque représentent le commencement du renouveau de la tradition bucolique. Elles occupent, cependant, une place à part à deux autres égards encore: tout d'abord dans l'évolution du genre bucolique depuis l'Antiquité au 13<sup>e</sup> siècle, dont elles marquent la fin dans la littérature latine médiévale (P. Stotz<sup>10</sup> s'est récemment occupé de cet aspect du problème). Ensuite – et d'une façon encore plus marquée peut-être – dans l'évolution de la contestation (*conflictus, altercatio*).<sup>11</sup>

Ce sont donc les motifs identiques qui constituent le terme de comparaison entre les églogues de Pétrarque et la production de traités et de sermons des débuts de la Réforme bohême. Ils apparaissent, certes, dans les écrits satirico-moraux plus anciens – rappelons au hasard certains poèmes du recueil *Carmina Burana* ou l'œuvre de Gautier de Châtillon – et ils sont un moyen stylistique fréquemment employé dans la critique de l'Eglise.<sup>12</sup> Ils ne sont pas réservés, par ailleurs, à la seule littérature latine: on a même exprimé l'opinion que, en tant que critique de la curie pontificale, Pétrarque s'était inspiré auprès de Pierre de Cardenal et de Guilhelmo Figueira.<sup>13</sup> Chez Pétrarque, aussi bien que chez les

10 P. STOTZ (1999), *Il contrasto poetico nella letteratura latina medievale*, in: *Il genere «tenzone» nelle letterature romanze dalle origini*, ed. Pedroni, A. Schäuble, Ravenna, pp. 165–187.

11 H. WALTHER (1920), *Das Streigedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 2. Aufl. mit einem Vorwort, Nachträgen und Registern von P.G. Schmidt, 1984; P.G. SCHMIDT (1993), *I Conflictus*, in: *Lo spazio letterario del medioevo 1,1,2*, Roma, pp. 157–169.

12 C'est la constatation de H. SCHÜPPERT (1972), *Kirchenkritik in der Lateinischen Lyrik des 12. und 13. Jahrhunderts*, München, pp. 153–161, qui cite de nombreux exemples.

13 Ed. BERGIN, *Introduction*, XV. (Dans leurs «*sirventes*», ces troubadours provençaux du milieu du 13<sup>e</sup> siècle font la critique du pape et de la curie aussi pour le procédé employé contre les albigeois.)

sermonneurs bohêmes, la critique est adressée surtout à la papauté. Chez Pétrarque, elle se limite au pape, tandis que la critique du clergé en tant que couche sociale n'apparaît pas du tout; chez les auteurs bohêmes, par contre, le clergé tout entier, haut et bas, est la cible fréquente des remontrances. C'est là que je vois la première et la plus frappante différence entre Pétrarque et les textes de la Réforme bohême: Pétrarque s'en prend à la papauté d'Avignon, c'est le retour de la curie à Rome qui l'intéresse et Rome rétablie dans sa gloire, tandis que les sermonneurs bohêmes considèrent la papauté comme une partie – la plus haut placée et, donc, la plus responsable – de l'institution ecclésiastique.

L'arsenal argumentatif étant analogue des deux côtés, il vaut la peine de lire certains passages des églogues de Pétrarque à la lumière de ce que l'on sait sur les *topoi* de la Réforme bohême. L'églogue VI porte le titre *Pastorum pathos*: la traduction habituelle «Les souffrances des bergers» est linguistiquement correcte sans doute, mais elle ne rend pas, à mon avis, le caractère et l'atmosphère de l'églogue. Le titre comporte, à mon avis, une nuance d'ironie que l'on pourrait rendre par la traduction «Les misères des bergers» ou même oser le titre «Vie difficile des bergers». C'est d'elle que parle systématiquement le berger Mitio – le pape Clément VI, un des interlocuteurs de l'églogue VI.<sup>14</sup>

Dans la Réforme bohême, l'idée du retour de l'Eglise à la vie du Christ, des apôtres et de l'Eglise primitive jouait un rôle primordial. La Sixième églogue de Pétrarque élève cette revendication dès les premiers vers et, qui plus est, un des interlocuteurs de ce dialogue «pastoral» est saint Pierre (sous le nom de Pamphilus) personnifiant la papauté dans sa forme primitive. Dans le premier vers, les mauvais administrateurs de l'Eglise, en l'espèce les cardinaux d'Avignon, sont désignés comme «boucs» – (*hirci*) en allusion transparente à Mt 25, 32–33, où Jésus parle des brebis à sa droite et des boucs à sa gauche. Dans la Vulgate on trouve *hoedi* à la place de *hirci*, mais la Bible et la tradition littéraire chrétienne traite les deux expressions comme synonymes.<sup>15</sup> Quoique Pétrarque – on l'a constaté – ne se réfère pas explicitement aux endroits pertinents de l'Evangile, l'origine de ses *hirci* est nettement biblique. Rappelons que dans les églogues de Virgile, *hircus* n'apparaît que deux fois (*Bucolica* 3,8; 3,91), et cela dans des contextes peu marquants (chez cet auteur, *hoedi* a toujours le sens de «chevreaux»).

14 Dans le titre de l'églogue VII, *Grex infectus et suffectus*, il n'est pas facile non plus de saisir l'intention de l'auteur. Certains traducteurs (voir Bergin, commentaire, p. 30) omettent le second participe, d'autres traduisent le titre par «troupeau malade et guéri» ou «complété»: le troupeau a été décimé par la peste et les boucs (= les cardinaux) qui ont survécu ne valent pas cher. Il faut donc rétablir le troupeau. Ici encore, Pétrarque a recours à l'ironie, à mon avis: les cardinaux qui ont complété le troupeau raréfié ne valent guère mieux que ceux qu'ils doivent remplacer.

15 Le démontrent les lemmes «*hircus*» et «*hoedus*» dans tous les dictionnaires du latin postclassique, en particulier chrétien et médiéval (voir surtout *Thesaurus linguae Latinae* et *Mediae Latinitatis Lexicon Bohemorum*); caractéristique de cette situation est le passage du sermon de saint Augustin *De ovibus* (sermo 47, CCL 41, p. 577) *De hircis quid?* (Mt 25, 31–33) «*Cum venerit filius hominis, et omnes angeli cum eo, sedebit in sede gloriae suae, et congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eas, sicut pastor separat oves ab hoedis.*»

Toujours est-il que les boucs, *hirci*, symbolisent les animaux malpropres et malveillants (en Israël, cependant, le bouc ne comptait pas parmi les animaux impurs; en plus, il faut laisser de côté le fait que l'identification des boucs aux pécheurs réprouvés, commune à toute la chrétienté, est due à l'interprétation simplifiée du texte d'Évangile cité ci-dessus) et que chez Pétrarque, de même que dans l'ancienne symbolique littéraire chrétienne,<sup>16</sup> *hircus* est un animal impur à cause de sa lubricité et son nom est synonyme de «paillard», «homme adultère», «fornicateur». <sup>17</sup> C'est à cause de ce vice que les cardinaux sont désignés comme boucs <sup>18</sup> dans la Septième églogue, v. 29 et suiv.: «*Ille, procul fulvo quem cernis ludere tergo...*» et ensuite dans le v. 51, par exemple: «*tertius ille autem, distortis cornibus, atra / luxuria effervens...*»

Dans la rhétorique pastorale de la sixième églogue, l'Église est *nemus* ou *silvae* (v. 1,2) que le Christ arrosa *rore supremo*, par la rosée d'en haut, par son arrivée en ce monde ou encore par le baptême, peut être, et l'Église, son épouse, avec les saints Paul et Étienne, ajouta à l'humidité par le sang de martyr; l'Église-*coniunx* est ici qualifiée (v. 3) comme *horrida*, que ce soit par l'épithète adjectivale simple – *horrida coniunx*, ou accompagnée d'expansions – *horrida rivis spumantibus*. C'est saint Laurent – *Laurentius* – qui fait figure du représentant des débuts idéaux du christianisme (v.6). Aucun des saints mentionnés n'est désigné par son propre nom: Paul est *Pyreos*, Étienne – *Phanios* (les deux v. 4), Christ (plutôt que Dieu le Père) apparaît comme *Jupiter* (v. 3) et comme *Apollon* (v. 9). Il n'y a rien de novateur, car cette *interpretatio christiana* des divinités antiques apparaît déjà dans la littérature patristique et elle est courante dans la poésie latine médiévale, en particulier chez les grands poètes de «l'humanisme du 12<sup>e</sup> siècle». Cependant, c'est dans son application à la critique de l'état de l'Église et de la curie papale que cette méthode prit une nuance particulière.

Dans le passage suivant (v. 11 et suiv.), où le pape Clément VI – dont le nom pastoral est *Mitio* – répond aux plaintes de Pierre-*Pamphilus* contre la mauvaise administration ecclésiastique, on trouve un autre *locus communis* de la polémique anti-ecclésiastique médiévale: il n'est pas simple, affirme *Mitio*, de discipliner un troupeau de brebis sauvages avec des pis pleins de lait (*simul ubera multo lacte*

<sup>16</sup> Isidorus Hispalensis: *Hircus lascivum animal et petulcum et fervens semper ad coitum: cuius oculi ob libidine in transversum aspiciunt...* (Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive originum libri XX, éd. W. M. LINDSAY (1911), Oxford, 1.12,1 §13); Joannes Saresberiensis, *Policraticus*, lib. 8, cap. 24: «...quasi in corpore uno ideas confluisse rapacitatem leonis..., petulantiam hirci, superbiam equi... (Migne, *Patrologia Latina* 199, col. 816). Pour la substitution à *hoedus*, citons de saint Isidore de Séville: *Foedus nomen habet ab hirco et haedo, F littera addita* (éd. LINDSAY, 1.10, § 100).

<sup>17</sup> Cf. *Liber sine nomine*, feuille 18 (éd. U. DOTI (1974), Bari, p. 210): *Hircina libido homini inerat vel si quid libidinosius atque olentius hirco est...* (Introduction de l'éditeur à l'églogue, p. 197: — «ritratto del vecchio prelato invaso da lussuria...») Ici également la référence à Fam. V, 9). *Hic seu mures metuens seu lemures dormire solus non audebat. Nil apud eum tristius, nil miserius celibatu. Novas quotidie nuptias celebrabat... Septuagesimum pridem annum excesserat...*

<sup>18</sup> *Bucolicum carmen* VII, 25: *ne pigeat, numeremus oves, numeremus et hircos.*

*fluant semper*). La papauté avoue ouvertement sa cupidité en confirmant le mot passé en proverbe: *Curia Romana non pascit oves sine lana*. La réplique de Pierre-Pamphilus répète à une nouvelle reprise que les brebis du Christ manquent de bergers comme il faut. *Cui, proh, custodia culti / credita ruris erat? cui grex pas-cendus in herba?* (v. 24–25), les brebis et les taurillons se meurent, seuls restent les boucs (*hirci* de nouveau) et les truies sales qui dévastent les champs et broutent tout ce qu’elles trouvent. Là-dessus, Pétrarque se laisse aller à dresser un tableau épique de la vie et des moeurs de l’Eglise primitive: Pamphilus et Mitio s’entretiennent sur l’état de l’Eglise sous l’empereur Néron. Notons que même ce personnage historique de l’Antiquité reçoit (v. 47) un nom mythologique – *Nereus*. A commencer par le vers 62, Mitio-Clément se vante que l’Eglise se porte très bien à l’époque actuelle et se targue des richesses qu’elle a accumulées sans cacher qu’elles les a acquises en échange de ses agneaux – *servo aurum, teneris quod compensavimus agnis*; la réponse de Pamphilus-Pierre aboutit dans les vers 96–97 au retour à l’image de la bergerie qui, dans la situation dans laquelle Mitio-Clément se complaît tellement, est livrée en proie aux loups et aux brigands: *Lupus instat ovili, / antraque pervigiles circumstant ditia fures*. Ce passage de l’églogue permet de noter comment la critique générale de l’état désolé de l’Eglise se combine chez Pétrarque avec un objectif politique bien concret. Les *lupus* et *fures* du vers 97 ne désignent pas seulement le clergé dépravé, jouisseur et rapace: ils dressent en même temps le tableau du roi de France et de ses seigneurs avec lesquels le pape a conclu un traité – ce que Mitio-Clément avoue dans la partie suivante du poème –, traité diabolique, signé avec du sang de porc (v. 98–99). Les auteurs des débuts de la Réforme bohême, contemporains de Pétrarque, ne concrétisent pas ainsi les «loups» et les «brigands» du troupeau du Christ et il est rare que le registre politique remplace dans leurs textes les thèmes courants de morale et de critique sociale. Cela ne se produit que plus tard, après 1378, où – dans la situation du schisme – il s’agissait de faire le choix politique entre les deux papautés (Urban VI, pape de Rome et Clément VII, pape d’Avignon).

Sur la base de cette analyse sommaire de la première centaine de vers de la sixième églogue, on peut se rendre compte de la difficulté qu’il y a à déchiffrer les allégories pastorales de Pétrarque: *teneri agni* du vers 62 peuvent être lus – avec plus de justesse à mon avis – comme une simple métonymie, assez lexicalisée par-dessus le marché: *teneri agni* sont les brebis de l’Eglise du Christ, les fidèles; c’est en échange de ces brebis que le pape d’Avignon et ses cardinaux ont acquis de l’or, leurs richesses. Le commentaire de Benvenuto da Imola remontant à la fin du 14<sup>e</sup> siècle et publié par Antonio Avena interprète le vers 62 *servo aurum, quod teneris compensavimus agnis* comme il suit: *servo quod nos accumulamus teneris iuvenibus cardinalibus, quos intendimus facere*. Le vers évoque donc pour lui des personnes réelles, futurs cardinaux, ce qui déplace la métonymie vers la signification plus étroite et plus évocatrice de l’expression.<sup>19</sup> Cette interprétation un peu hasardeuse a, pourtant, l’appui de la fin du vers précédent, v. 61 – *cornua dempta iuvenis* qui, selon le commentaire de Benevenuto, sont *cornua, seu capellos car-*

19 Ed. AVENA, p. 217.

*dinalium, qui reddunt ipsos cornutos.*<sup>20</sup> Bien que je préfère ici une interprétation plus simple (*teneri agni* = simples fidèles), pour les vers 97–99 où l'on parle du loup, des brigands, du traité signé avec le sang du porc, il faut accepter, sans doute, l'ancienne interprétation de Benevenuto (sens plus étroit: roi de France et ses seigneurs et le traité que le pape a conclu avec eux).<sup>21</sup> Donnons en quelques mots une caractéristique générale de la façon dont Pétrarque travaille dans ces églogues avec différents types d'expressions figurées.<sup>22</sup> J'ai déjà noté que les deux églogues analysées reposent sur une métaphore lexicalisée: *pastor* – prêtre, curé, évêque, pape – bref pasteur du troupeau du Christ, *grex* et *ovis*, les brebis de ce troupeau, la brebis du Christ, chrétien simple – voilà les expressions que l'on trouve déjà chez les premiers écrivains (latins, mais également grecs) de l'Antiquité chrétienne. Un peu plus compliquée est la métonymie de *hircus* – bouc.

Les vers 144 et 145, où Mitio-Clément parle du miroir qu'il a reçu comme cadeau du Byzantin Corydon, sont considérés par les commentateurs comme allusion à la Donation de Constantin, et cela probablement à bonne raison, comme semblent l'indiquer les vers 156–158 (... *fruere et speculum Coridonis habeto. / Eternum gemat ille miser, pastoribus aule / qui primus mala dona dedit!*). Or, la Donation était la cible très fréquente des attaques des réformateurs bohêmes de l'époque et, plus tard, de Hus et de ses collaborateurs et continuateurs (Nicolaus de Dresde, Jacobellus de Mies). Quant à Pétrarque, il l'attaque aussi dans la lettre 17 du recueil *Liber sine nomine*.<sup>23</sup>

Pamphilus-Pierre fait (v.177 et suiv.) une réflexion théologique, quoique bien simple:

*Par fuerat meminisse, quibus bonus ille periclis  
ista paravit herus. Laniatum vepribus aspris  
vidimus. Heu, quanti miserans armenta redemit  
perdita, sublimi veniens mercator Olimpo!  
Quam tenuis victus, quam nulla superbia verum  
ruris habet dominum! Tu luxuriaris in arvis  
illius; ipse sua sitiens ac sobrius aula est!*

Résumons: Le Christ se donna pour son Eglise au prix de grandes souffrances. Laissons de côté le fait que, dans sa fonction salvatrice, il est désigné comme *mercator* (littéralement: celui qui «acheta» son Eglise comme un marchand, non pas celui qui la rédima), et portons notre attention sur la fin de l'extrait qui met en opposition le Christ et son vicaire actuel. Cette opposition rappelle les antithèses husites mettant en contraste le Christ et le pape ou même le Christ et l'Antichrist

20 Ibidem.

21 Ed. AVENA, p. 218.

22 F. NOVOŤNÝ (1956), Co je to metonymie? (Qu'est-ce la métonymie?), *Listy filologické* 79, pp. 1–7; J. HRABÁK (1977), *Poetika*; J. PAVELKA (1982), *Anatomie metafory*, Brno.

23 Ed. DOTTI, p. 178.



(comme dans le Codex d'Iéna), ou les textes de Nicolaus de Dresde *Consuetudo et ritus ecclesiae primitive et moderne sive dirivative* ou *Cortina de Antichristo*. Cependant, trouvées chez Pétrarque à l'époque qui nous intéresse, de telles antithèses méritent l'attention. On en trouve aussi dans le *Liber sine nomine*: c'est notamment dans la 5<sup>e</sup> lettre que l'on peut lire un passage significatif.<sup>24</sup>

En arrivant à la fin de la sixième églogue de Pétrarque, on n'est guère étonné par un autre *topos* comptant parmi les thèmes très fréquents dans le contexte de Réforme bohême dès la période préhussite: à la fin des temps, un juge apparaîtra et il faudra répondre de ses actes (v. 207–208). Pamphilus-Pierre: *Infelix, sic nosciscis herum? Dum tutus in umbra / stare putas, aderit pervertens gaudia luctu*. Les visions eschatologiques ou, si l'on veut, l'espoir eschatologique lié à l'idée de l'avènement de l'Antichrist et de ses ravages à la fin des temps, sont parfois considérés comme l'état d'esprit prédominant chez les «précurseurs de Hus» bohêmes, notamment chez Milicius de Kroměříž, mais aussi chez Matthias de Janov. Chez Pétrarque, ce thème n'apparaît que bien rarement et, le plus souvent, il ne comporte pas la menace explicite de la fin des temps, bien que dans la note autographe citée ci-dessus (note No 5), on lise «*anno huius etatis ultime*». Dans la plupart des cas, la méthode de Pétrarque est différente: dans le *Liber sine nomine*, il se sert d'un important procédé stylistique consistant à adresser au Christ des apostrophes qu'il développe en longues prières entremêlées d'exclamations pathétiques. Le Christ lui-même est appelé à mettre un terme aux abus. Cependant, il ne s'agit pas là d'une vision eschatologique: on ne parle pas du second avènement et la situation actuelle n'est pas présentée comme celle qui, selon l'Évangile, devrait précéder cet avènement. Selon Pétrarque, la situation doit être tranchée par une intervention politique, tandis que selon les eschatologues de la Réforme bohême, c'est l'intervention de Dieu qui est nécessaire: c'est là la seconde différence que j'ai pu constater entre les églogues de Pétrarque et les textes de la Réforme bohême.

D'un autre côté, les églogues font entendre, dans les propos concernant les choses futures et les fins dernières, un ton que l'on ne trouve pas chez les réformateurs. J'ai en vue ici ce qui est dit sur l'eschatologie personnelle, individuelle. Si de telles considérations eschatologiques personnelles apparaissent chez les réformateurs, c'est toujours dans le cadre de la vision eschatologique générale de la fin des temps et du jugement dernier, qui aboutit à un appel moral. Dans la septième

<sup>24</sup> Ed. DOTI, pp. 68–70: *Stupor est... videre pro inversis ratibus luxuriosa palatia, et menibus clausos montes pro retibus parvis, quibus olim in estu Galileo victus vix exiguus querebatur, quibus in stagno Genesareth tota nocte laborantes nichil ceperant... cernere pro sancta solitudine frequentiam sceleratam et circumfusas acies satellitum pessimorum, pro sobriis ieiuniis voluptuosa convivia, pro peregrinationibus piis otium inhumanum et obscenum, pro nudis pedibus apostolorum niveos furum volitare cornipedes, auro instratos, auro textos... Quid multa? Persarum aut Parthorum reges dicas... Le texte rappelle les propos de saint Jérôme dans la lettre Ad Eustochium (Migne, Patrologia Latina 22, col. 414–415), cités par Nicolaus de Dresde dans le recueil d'homélies «*Querite primum*» (éd. J. NECHUTOVÁ (1967), Brno, p. 59): *...tales cum videris sponso magis quam clericos dicas... Equi per horarum momenta mutantur, tam nitidi, tam feroces, ut illum Tracie regis putes esse germanum.**

églogue de Pétrarque, la parole est – à partir du vers 80 – à Mitio (le pape) qui constate qu'étant mortel en tant qu'individu, l'homme doit s'en accommoder en ce bas monde.<sup>25</sup> C'est toujours de l'ironie, bien entendu, ce qui permet à l'auteur de marquer ses distances par rapport à cet appel. Cependant, c'est la source de tels propos que je considère comme importante: elle est antique, sans aucun doute et remonte aux appels épicuriens de Horace, résumés dans le *carpe diem* proverbial.

Ce qui est complètement absent chez Pétrarque, c'est la dimension sociale de la polémique avec la papauté et de la critique de l'Eglise. Chez les auteurs de la Réforme bohême, cette dimension occupe, par contre, une place dominante. J'ai déjà signalé que, dans la septième églogue, ce sont les cardinaux qui se cachent sous la métaphore des boucs. Généralement parlant, cette septième églogue manie toute la métaphore de berger-troupeau-brebis-boucs-loups-mercenaires un peu autrement que l'églogue précédente et qu'elle est sous ce rapport tout-à-fait différente que les habituels discours réprobateurs. En effet, les sermonneurs construisent leur discours sur l'image du bon pasteur et du prêtre indigne, c'est-à-dire du berger vénal, corrompu ou, dans le meilleur des cas, négligeant, donc simple mercenaire, tandis que les fidèles sont représentés comme un troupeau de brebis au sein duquel apparaît de temps en temps un *hoedus*-bouc, c'est-à-dire chrétien indigne. Dans la VII. églogue, la situation est tout à fait différente: le pape Clément VI en berger Mitio s'y entretient avec sa maîtresse Epy. Le troupeau (l'églogue porte le titre *Grex infectus et suffectus*, cf. la note 14 ci-dessus) se compose ici de seuls boucs-cardinaux, les brebis ne sont presque pas mentionnées. Chez Pétrarque, le berger malhonnête que le style biblique désigne d'habitude comme *fur et latro*, voleur et brigand, est désigné comme *hircus*, bouc. Comme si l'essentiel ne consistait pas dans le fait que les cardinaux et le clergé en général dérogent à leurs devoirs pastoraux, à leur responsabilité des «ouailles», comme si c'était l'impureté de leur vie sexuelle qui importe le plus. Le lecteur des églogues pétrarquennes a ainsi l'impression que l'auteur s'occupe uniquement de l'hierarchie et qu'en accord avec l'une des définitions ecclésiologiques, il identifie l'Eglise au pape avec le corps des cardinaux, ce qui correspond à la motivation politique (et décidément pas sociale) de ses ouvrages. Les ouailles, objet principal des préoccupations des sermonneurs (très certainement de ceux qui préparaient la Réforme bohême), ne l'intéressent pas. Voilà ce que je considère comme la troisième différence importante entre Pétrarque et les auteurs de la Réforme bohême.

En quittant le motif pastoral pour chercher d'autres coïncidences entre la critique de la papauté d'Avignon chez Pétrarque et les textes du début de la Réforme bohême, on ne ferait pas un vain effort: des deux côtés, il y a par exemple le motif de Babylone, de la captivité babylonienne de l'Eglise, de même que l'apocalyptique prostituée de Babylone; on trouve des motifs christologiques, ceux des pharisiens et de l'hypocrisie, de la simonie, de l'or et de la corruption. Dans la

<sup>25</sup> VII, 80, 82–84: *Quid non longa rapit, seclis fugientibus, etas? / ...Immortale homini nihil est; moriemur et ipsi. / Ludere consilium, nec euntis temporis horam / Perdere segnitie, curasque repellere inanes.*

présente étude nous n'avons pu qu'ébaucher la rencontre de deux motifs servant le même objectif tout en étant ancrés dans une tradition toute différente chacun.<sup>26</sup>

## RESUMÉ

### (Petrarkův pastorální model a počátky české reformace)

Výklad se zabývá analýzou Petrarkova modelu pastýře a stáda a je příspěvkem ke srovnání kritiky církevní instituce u Petrarky a u autorů počátků české reformace: z Petrarkovy sbírky *Bucolicum carmen* je věnována pozornost VI. ekloze s přihlédnutím k ekloze sedmé a k některým listům sbírky *Liber sine nomine*. Příspěvek ukazuje, jak se mohou ve službě témuž cíli setkat dvě uchoopení téhož obrazu, z nichž jedno vychází z antické, druhé pak z biblické tradice.

Jana Nechutová  
Ústav klasických studií FF MU  
(nechutov@phil.muni.cz)

---

<sup>26</sup> La présente étude est la version légèrement modifiée de l'intervention prononcée à la conférence internationale *Petrarca v strednej Európe — Petrarca nella Mitteleuropa*, tenue le 22 octobre 2004 à Nitra. Sa version tchèque est paru dans les Actes de la conférence, *Petrarkův pastorální model a počátky české reformace, Zborník z konferencie Petrarca nella Mitteleuropa – Petrarca v strednej Európe*, éd. Pavol Koprda, Nitra 2005, pp. 45-58.

L'étude a été élaborée dans le cadre du projet Centre de l'histoire de l'Europe centrale – sources, pays, culture (MSM 0021622426) avec utilisation de la Base de données électronique pour l'étude des textes latins et grecs d'Antiquité, de moyen âge et de premiers temps modernes (MŠMT IN 04098).

